

Mergim

C'est les premières chaleurs de juin, je corrige les copies de mes étudiants. Pas un bruit à la fenêtre, la ville toute en verdure, les maisons coquettes et le lac immobile. Paisible nation vue d'ici. Seul le crayon court sur la page, distribuant ses petits verdicts. Sans conséquences. La mélodie du portable me tire de cette tâche :

— Ah c'est toi, Mergim, comment ça va ?

— J'ai besoin de ton aide, la patronne au boulot veut pas me donner les vacances, depuis cinq ans qu'elle me les refuse. Il me faut du temps pour récupérer, tu sais, le métier est dur et le salaire j'en parle pas... Tu crois qu'un Suisse supporterait de travailler toute une journée ici ?

— Mergim, je t'ai dit cent fois que tu dois aller au syndicat. Tu as des droits bon sang. Si tu ne les défends pas, qui le fera pour toi ? T'as oublié ça ?

— Si je fais ça, elle va me rendre la vie infernale. C'est déjà impossible de discuter avec elle de quelques jours de congé. Et puis je reçois ce matin une lettre de la gérance, elle dit je dois quitter mon studio fin février, je comprends pas leur explication.

— On va lire ça ensemble, il faut que tu passes ce soir, et on écrira une lettre. Tu as insisté auprès de ta patronne ? Elle sait bien qu'elle te doit ces vacances, c'est la loi tu sais.

— Oui, mais il y a toujours trop de boulot, elle dit. Elle a licencié un Portugais, et on s'est partagé son travail en plus du nôtre. Le salaire reste le même. Et puis j'ose pas lui demander à chaque fois, elle s'énerve et me crie contre.

Mergim dans son pays était enseignant au lycée. Un intellectuel, il écrivait aussi dans la presse. Il se dit «professeur» et sait que nous avons fait les mêmes études. Avec moi, il aimerait causer littérature, mais depuis les événements, son esprit est tellement brouillé qu'il n'arrive plus à trouver les titres, les noms. Ses idées s'effilochent en parlant. Il reste finalement muet à regarder la table. Ici, il travaille comme éboueur dans une entreprise privée mandatée par une commune. Il se lève à cinq heures du matin, par tous les temps, pour un salaire de misère, et il ramasse les ordures des indigènes. Nous. Il y avait une chanson là dessus : *Venu de Somalie, Lili*,

vider les poubelles à Paris... La patronne ne le laisse pas partir avant dix-huit heures trente, et il a encore quarante minutes de train pour rentrer.

Un jour, nous nous promenons près d'un musée flambant neuf. Je m'extasie sur les proportions harmonieuses du bâtiment.

— Oui mais, réplique Mergim, pour construire ça, il n'y a que des souffrances, des douleurs et souvent des accidents de chantier. Et après coup, vous, les passants, n'y voyez que la beauté.

Mergim a demandé l'asile dans le pays, il était menacé de mort chez lui pour avoir travaillé avec l'ancienne équipe gouvernementale. Il ne raconte presque rien, mais je comprends qu'il a vu des meurtres, des fusillades. Son regard est craintif comme celui d'un homme ayant été torturé. Il s'est caché, depuis douze ans sa vie s'est résumée à l'errance et la fuite. Il a eu tant d'angoisses et de déracinements qu'il bégaié. Il a peur des gens, il se confond en formules de politesses. Les papiers administratifs sont une montagne à gravir. Sa demande d'asile rejetée, il est entré en clandestinité avec l'aide d'amis. Il s'est caché quelques mois dans une famille, les enfants lui donnaient de la joie. Il a dû ensuite rejoindre un foyer religieux dont le supérieur acceptait de le garder. Il ne pouvait pas sortir, même pas rester derrière les vitres. Il a passé du temps dans la bibliothèque, il dormait beaucoup.

Vers Noël, l'année suivante, nous sommes allés remercier le Père supérieur de son accueil. Mergim avait les yeux rougis, il avait amené du vin. Le Père nous a donné des images saintes, sur l'une d'elles, très ancienne, on voyait Saint François sur les routes, dans sa robe de mendiant. Comme il a toujours travaillé et se fait un honneur de ne rien coûter au pays, Mergim a enfin obtenu un permis provisoire.

Il n'a pas revu ses deux enfants depuis la guerre qui l'a chassé, il leur envoie un peu d'argent, se désole que son fils ne semble plus le reconnaître au téléphone. Il est toujours accroché à sa cigarette. Il vit dans un minuscule studio avec un matelas et une énorme télévision. Il parvient à capter les chaînes de son pays. Mais le soir, Mergim, est si épuisé après une journée sur le camion qu'il s'endort devant l'écran. Parfois il va prendre un café dans un bar, mais les Suisses l'ignorent totalement, quand il n'entend pas une réflexion raciste. Merci pour vos ordures !

Mergim ne possède plus rien, il n'a ni archives, ni objets personnels en dehors de quelques habits. Il me montre des pulls qu'il a trouvés au rabais, fabriqués en Inde, au Bangladesh, en Chine.

— Pour que cela soit si bon marché, ceux qui font ces habits doivent être traités comme moi... même pire ! (Il rit). Et ce sont les gens d'ici qui en profitent. Tu as vu les files de jeunes dans les magasins d'habits ?

Lorsque Mergim est entré en clandestinité, les services de l'immigration ont vidé son ancien appartement, et il n'a jamais retrouvé ni ses meubles, ni ses livres. Il n'a pas osé se plaindre, il est parti avec une seule valise.

La chose la plus précieuse dans la chambre de Mergim, c'est une photo de ses deux enfants lointains.

Jérôme Meizoz

Paru in : *La Déclaration de Berne*, 2010.